

Vivre dans le corps d'un autre

Gilles Perron

Number 107, Fall 1997

Lire le corps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1997). Vivre dans le corps d'un autre. *Québec français*, (107), 87–89.



Vivre dans le corps d'un autre

par Gilles Perron *

Il n'y a rien de plus personnel que son corps. C'est le vêtement premier, celui que l'on essaie de modeler à son gré par des sacrifices, des exercices, pour en faire un édifice convenable, confortable et présentable. Bien vivre dans son corps, c'est le rêve secret ou avoué d'une multitude de personnes, et ce, pour le plus grand profit des auteurs ou éditeurs qui livrent les secrets qui permettent de modifier son corps ou bien de l'accepter tel qu'il est.

Illustration
Daniel Sylvestre

Les deux romans de Monique Proulx, *Le sexe des étoiles* (1987) et *Homme invisible à la fenêtre* (1993) sont construits autour de cette préoccupation essentielle : habiter son corps. Le premier est une illustration du lien nécessaire entre l'identité sexuelle et l'enveloppe corporelle. Le personnage central, Marie-Pierre, autrefois Pierre-Henri, est une transsexuelle, opérée et « hormonée » de façon à vivre enfin dans un corps plus approprié au sexe auquel elle prétend avoir toujours appartenu. Dans le second roman, Max, le narrateur, est un handicapé condamné à se déplacer en chaise roulante à la suite d'un accident. Il doit donc, comme Marie-Pierre, apprendre à vivre autrement dans un corps qui est toujours le sien, mais qui lui impose des limites nouvelles. À la différence de Marie-Pierre toutefois, Max n'a pas choisi les modifications survenues à son corps.

Le sexe des étoiles

Marie-Pierre Deslauriers, avant son opération, était un microbiologiste réputé, mis en nomination pour le Nobel, et ayant reçu un prix le sacrant « Cerveau de l'Amérique ». Cette distinction exprime bien le parcours de l'ex-Pierre-Henri. Incapable, à cause de cette « anomalie » corporelle dont il a été affublé à sa naissance, de vivre sereinement dans la société des sens, il se rabat à l'adolescence sur la vie de l'esprit : « Alors j'ai fui en dedans, à l'intérieur de moi, là où j'étais une femme et où je n'avais pas besoin de seins pour le prouver. » (p. 221) Il effectue ainsi un déplacement, la négation d'une sexualité impossible entraînant l'exacerbation d'une partie non sexuée du corps : le Cerveau est le lieu du contrôle de soi et de son épiderme. Pour éviter que celui-ci devienne l'esclave des sens, il fallait le nourrir sans arrêt, la stimulation intellec-

tuelle devant empêcher les sensations physiques d'exercer leur domination.

Cette évasion ne pouvait, semble-t-il, qu'être temporaire. Après un ultime effort pour vivre « normalement » (Pierre-Henri s'est marié et a eu une fille), l'homme devait devenir femme ; il est même devenu, pour plusieurs personnages du roman, la Femme. La majuscule du Cerveau est devenue une minuscule (la nouvelle Marie-Pierre, trop dérangement, est exclue du monde de la recherche scientifique) ; ce sera désormais le F capital qui affirmera la préséance sexuelle de son identité retrouvée. Elle se sent plus femme que toutes les autres, que les « Biologiques », comme elle se plaît à les nommer avec une certaine condescendance, parce qu'elle a choisi de nier une identité au profit d'une autre, et qu'ainsi elle sait apprécier le fait d'être vraiment une femme pour avoir tant désiré l'être. C'est d'ailleurs ce qui la rend si fascinante aux yeux des autres, et à ceux de Dominique Larue en particulier.

Dominique est un écrivain en panne d'inspirations (au pluriel : il souffre d'impuissance littéraire et sexuelle en même temps) qui, au contact de Marie-Pierre, retrouvera tous ses moyens. Pour lui, elle re-

présente la femme absolue, en même temps que l'être humain complet parce qu'elle est clairement faite de masculin et de féminin. Elle est plus femme parce que sa féminité est le fruit d'un désir, d'un accomplissement qui ne va pas de soi. Elle aime être regardée par les hommes, par Dominique, parce que leur regard est la confirmation de son pouvoir d'attraction en tant que femme. Paradoxalement, même si elle apprécie l'adoration que lui voue Dominique, elle sent bien que l'excès dont elle se nourrit l'éloigne de l'équilibre recherché : « je veux être une elle minuscule, une elle tout court » (p. 224), une femme parmi les femmes.

Bien qu'elle assure avoir su très tôt qu'elle était fille plutôt que garçon, malgré les apparences qui étaient contre elle, elle n'en a pas moins vécu au masculin durant une grande partie de sa vie. Le masculin persiste donc au moins dans le souvenir, et l'inconscient conserve ce que le conscient rejette comme si cela n'avait jamais existé : ainsi, elle entrera, par mégarde et à son grand désarroi, dans la toilette des hommes. L'éducation reçue, la mémoire des gestes sont une partie d'elle-même qui survit ; de même, il existe une trace permanente de son ancien état d'homme en sa fille Camille.

Camille a onze ans. Elle adore son père, même au féminin. Elle ne juge pas Marie-Pierre, ne trouve pas étrange son apparence ; elle déplore simplement que cette nouvelle enveloppe la prive souvent de la présence de celui qu'elle persiste à appeler « papa », au grand déplaisir de l'intéressé(e). Car c'est là un lien qui ne saurait être nommé autrement, et le microbiologiste qu'il a été ne peut que le reconnaître.

Aussi femme soit-elle maintenant, elle demeure à jamais le père de Camille. Elle ne peut être sa mère, la place étant déjà prise ; et la fillette est née du sperme émis de cet attribut masculin que Marie-Pierre a fait disparaître. Camille est ainsi la preuve vivante que Marie-Pierre a déjà été un homme. Donc, loin de rejeter ce père nouvelle manière, Camille le préfère à sa mère, parce que cette dernière n'a pas accepté la transformation de son ancien mari ; elle est alors devenue « l'ennemie », celle qui pourrait l'empêcher de continuer à voir son père. Elle préfère projeter toute son affection sur Marie-Pierre qui désormais peut faire office de parent pluriel, incarnant père et mère dans un seul corps. Elle s'amuse avec lui / elle : ils vont ensemble dans les grands restaurants, jouant à la mère et la fille avant de s'enfuir sans payer. C'est ce qui conduira Michèle, la véritable mère, à interdire formellement (et légalement) à Marie-Pierre de revoir Camille. Avant de disparaître de sa vie, son père lui laissera un mot dans lequel il assume sa double identité et la contradiction qu'elle implique : « je viendrai bientôt te chercher, quand tu seras une femme. Marie-Père » (p. 284) En signant Marie-Père, elle accepte la dualité et l'étrangeté pour une femme d'être le père d'une enfant. Elle peut alors affirmer, en toute sérénité, comme elle l'avait déjà dit à une émission de radio où elle était allée parler de sa transformation : « Je suis devenue moi. Je suis moi à cent pour cent : on ne peut pas en dire autant de beaucoup de monde... » (p. 63) L'équilibre entre ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue se confirme par la réintégration dans sa profession, dans un lieu où la différence est peut-être moins marginalisée : elle s'envole, contrats en main, pour la Californie. Le savant est devenue savante, mais le cerveau, cette fois, a réintégré le corps.

Homme invisible à la fenêtre

Dans *Homme invisible à la fenêtre*, c'est une autre façon d'habiter son corps qui est illustrée. Ce roman prolonge le premier, en ce sens que l'identité, l'être, y passe par le corps et par le regard des autres. Le narrateur, Max, est un peintre : quelqu'un qui regarde. En même temps, c'est quelqu'un qui est regardé, car il est différent, atypique : il est handicapé et se déplace en chaise roulante. Il est regardé de toutes les façons, comme un être étrange, mais surtout comme le miroir d'un destin possible qu'on préfère ne pas voir. Ainsi s'explique l'invisible du titre, comme s'en étonne le très gros Julius Einhorme : « Il y a cette chose bizarre ; quand je marche sur le trottoir [...] personne me voit. [...] Plus je suis gros, plus je suis transparent. » (p. 100) Ce corps énorme, porté difficilement par Julius, s'il est « invisible » pour les autres, prend vie par le regard de Max qui le peint : « On voit bien que le corps de Julius Einhorme est l'ouvrage incroyable d'un artiste inconnu, un contenant si luxuriant qu'il ne peut renfermer que des choses précieuses, un écrin à trésors. » (p. 149)

Max a mis du temps à accepter la nouvelle configuration de son corps, avec les limites imposées par



Après un ultime effort pour vivre « normalement » l'homme devait devenir femme ; il est même devenu, pour plusieurs personnages du roman, la Femme.

sa position assise. Longtemps il a dessiné à l'encre des décors sombres où les êtres vivants étaient absents, parce qu'il refusait l'état des choses. Puis, dit-il, « la couleur est revenue d'elle-même quand j'ai commencé à me passionner pour les corps, car les corps sont triomphants même dans leur douleur, il n'y a pas de modèles plus inépuisablement habités, plus sollicités par l'infini. » (p. 94)

Comme Marie-Pierre, Max croit avoir atteint une sorte d'équilibre, mais qui ne sera réel qu'à la fin du roman. Il a fait une croix sur son passé d'homme debout, il a effacé de sa mémoire tout ce qui était avant le Big Bang, c'est-à-dire l'accident qui l'a privé de l'usage de toute la partie inférieure de son corps. Il vit en reclus, ne sortant guère que lorsqu'il ne peut faire autrement, utilisant les autres pour sa subsistance et son art. Gérard Mortimer, artiste lui aussi (il sculpte à partir de corps d'animaux en décomposition), est celui qui conduisait le camion lors de l'accident. Il en garde un profond sentiment de culpabilité qui est largement exploité par Max, dont il devient le prolongement mobile. Max lui ordonne : « je veux du mouvement, BOUGE ! » (p. 60) C'est ainsi qu'il a décidé de vivre : il est devenu « le centre du monde » (p. 229), corps immobile autour duquel gravitent d'autres corps en mouvement. Dans son orbite se trouvent des éclipsés de l'âme, des corps difficiles à habiter comme celui de Julius, trop gros, ou celui de Maggie, trop beau. D'autres l'aideront à recoller ses morceaux, telle Pauline aux bras maternels, ou Laurel, dont les longues jambes ne sont pas sans lui rappeler qu'autrefois, avant le Big Bang, il se faisait appeler Long Man. Il préfère toutefois nier le passé, et le plus souvent y parvient assez bien. « Il faut survivre. Et la survie, souvent, ce n'est pas d'accepter ce que l'on est, mais d'oublier ce qu'on était. Je dis que je suis né ainsi, sur Fidèle Rossinante, avec cette main difforme et ce corps mort. » (p. 66) Fidèle Rossinante est le nom donné à sa chaise roulante, devenue désormais une partie de son corps. Il pratique la dérision parce qu'il a compris que « les corps différents sont des menaces, des fantômes déraisonnables qui trahissent tous [nos] idéaux de beauté et de grâce. » (p. 73) Voilà pourquoi il sera sur la défensive lorsqu'un fonctionnaire à lunettes insistera pour qu'il aille vivre dans une maison aménagée pour handicapés. Il lui répondra : « puisque les gens à lunettes ne se rassemblent pas dans des maisons communes, je ne vois pas pourquoi les gens à chaises roulantes auraient raison de le faire. » (p. 75)

Malgré lui, Max devra retourner dans le passé. D'abord, il y a sa mère, Julienne, dont l'attitude est le contraire de la sienne. Alors que Max tente d'effacer ce passé où il savait encore marcher, Julienne nie plutôt le présent et arrête le temps : elle agit comme si l'accident n'avait jamais eu lieu. Puis, il y a surtout ce fantôme resurgi du passé, cette Lady qui formait avec lui et Mortimer un joyeux trio. Max et Lady auront de nombreuses conversations nocturnes, au téléphone, sans jamais se voir autrement que par leurs fenêtres. Lady l'obligera à revivre le



temps d'avant, à admettre qu'il a un passé, qu'il n'est pas né sur sa chaise. Ce n'est qu'ainsi que l'équilibre véritable pourra être atteint : Max devra faire cohabiter en lui l'homme d'autrefois et celui qu'il est désormais à jamais ; comme Marie-Pierre ne pouvait finalement être une femme accomplie que dans la mesure où elle acceptait d'avoir déjà été un homme.

Le chemin de soi

Alors qu'elle s'appelait encore Pierre-Henri, Marie-Pierre avait écrit : « le chemin de soi vaut toutes les médecines. » (p. 63) Cet aphorisme trouvera sa réalisation concrète dans *Le sexe des étoiles* lorsque le père de Dominique Larue, mourant d'un cancer, se mettra miraculeusement à guérir après avoir confessé à son fils l'homosexualité qu'il a toujours refusé de vivre au grand jour. Dans *Homme invisible à la fenêtre*, Monique Proulx n'ira pas aussi loin : accepter son sort et sa mémoire ne fera pas en sorte que Max puisse se lever de sa chaise pour enfin marcher. Mais Marie-Pierre comme Max auront parcouru laborieusement ce chemin de soi qui doit les conduire vers la sérénité de l'identité retrouvée. Chacun des personnages a été floué par le destin : Marie-Pierre est née dans un corps qui n'était pas ajusté à son identité sexuelle ; et Max, dont le corps était fonctionnel et satisfaisant, en perd la jouissance dès le début de sa vie d'adulte. C'est là que se joue le drame des personnages : comment vivre avec un corps que l'on n'a pas choisi et qui ne nous convient pas ? Deux voies possibles sont illustrées par Monique Proulx : changer son corps en le modelant à sa convenance ; ou bien accepter sa réalité corporelle insatisfaisante en la transformant par l'imaginaire. À l'avant-dernière page, Max, assis dans sa chaise, est « debout dans la toile immense ». Il n'y a donc pas lieu de désespérer.

* Cégep de Limoilou

Bibliographie

Le sexe des étoiles, Montréal, Québec / Amérique, 1987, 328 p.
Homme invisible à la fenêtre, Montréal / Paris, Boréal / Seuil, 1993, 238 p.

Marie-Pierre comme Max auront parcouru laborieusement ce chemin de soi qui doit les conduire vers la sérénité de l'identité retrouvée. Chacun des personnages a été floué par le destin : Marie-Pierre est née dans un corps qui n'était pas ajusté à son identité sexuelle ; et Max, dont le corps était fonctionnel et satisfaisant, en perd la jouissance dès le début de sa vie d'adulte. C'est là que se joue le drame des personnages : comment vivre avec un corps que l'on n'a pas choisi et qui ne nous convient pas ?